

Après sa grande expo personnelle au Palais de Tokyo ce printemps, Loris Gréaud persiste et signe au prestigieux ICA de Londres. Fondu enchaîné.

The Cellar Suite

C'est une suite, en effet. A peine fermée son exposition personnelle « Cellar Door » au Palais de Tokyo, très visitée, très commentée aussi, Loris Gréaud enchaîne avec une autre exposition « Cellar Door » à l'ICA de Londres. Trois pièces absolument identiques, qui répètent chacune les mêmes œuvres : la moquette noire au sol avec son motif emprunté à l'architecte Buckminster Fuller, les bulbes lumineux et sonores d'où s'échappe l'opéra composé pour l'exposition, le studio de l'artiste dessiné mais à peine visible, fantomatique, sur le mur du fond, et une œuvre murale inédite où court un texte qui dit la non-fin des choses et des histoires.

Une suite d'hôtel aussi, dans la mesure où l'exposition ici ne prend pas la dimension d'un stadium, mais se resserre dans trois petites rooms noires au rez-de-chaussée de l'ICA. Nul doute qu'après la vastitude du Palais, ce changement d'échelle est précieux pour l'artiste comme pour le spectateur : on retrouve réagencées et pleinement mises en valeur des pièces qui étaient absorbées à Paris, occupées à composer cette vaste synthèse des arts contemporains, cette *Gesamtkunstwerk*, œuvre à la fois totale et lacunaire qu'était son exposition du Palais. Au fond, c'est encore à un autre art de la synthèse que se livre ici le jeune chimiste Loris Gréaud, mais de manière plus concentrée et quintessencielle. A l'image justement de la fameuse « Door » du cellier : porte noire de hangar industrielle qui se déclenche de manière photosensible à l'approche du spectateur, ce qui n'était là-bas qu'un premier détail devient ici le principal élément rythmique. On la retrouve trois fois de salle en salle, porte noire et durement relationnelle qui augmente la sensation d'isolement, et surtout dramatise la visite. A chaque nouvelle ouverture, à chaque nouveau passage, elle crée encore un effet de sas, comme de décontamination visuelle, l'œil venant ensuite se recharger, se réenchanter, comme à neuf, dans la contemplation du même paysage. Dans ce jeu de salles successives, l'exposition se vit comme une traversée : tant il est vrai que les œuvres de Loris Gréaud ont quelque chose d'éminemment transitif.

Suite musicale aussi : car l'opéra « Cellar Door » se fait entendre continûment de salle en salle, quand il était peu joué dans l'espace du Palais, où il fonctionnait davantage comme le livret et surtout comme la métaphore-manifeste de l'exposition générale. A Londres, les trois petites salles identiques de l'ICA, loin de sa la jouer musique de chambre, résonnent de cette musique de film hollywoodien. Et en retour, au centre de chaque pièce les lustres-bulbes sonores qui le diffusent s'éclairent et respirent à son rythme. Spectacle d'une exposition, un autre *space-opera* se donne ici à voir.

Suite mathématique enfin : jouant du principe de répétition, l'artiste compose donc une nouvelle séquence d'exposition avec les éléments réagencés de son vocabulaire. Dans un évident jeu de double, de déjà-vu, de « second life » — comme si l'univers parallèle produit par Loris Gréaud formait une réalité homogène, extensive, et en même temps dispatchée. Une géométrie paradoxale : le continuum fractal.

Jean-Max Colard

« *Cellar Door (Once is Always Twice)* », jusqu'au 22 juin à l'ICA (Institute of Contemporary art), The Mall, Londres, www.ica.org.uk.